

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert MARECHAL

Les trois solitudes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 26-29

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les trois solitudes

Parfois l'on rencontre encore, dans les plaines reculées, un de ces bergers qu'a façonnés le silence de la nature sauvage, qui étonnent et peut-être attirent par le vague et la tristesse infinie de leurs grands yeux noirs.

Une plaine très grande où paissent d'innombrables moutons, au milieu de forêts profondes et silencieuses : tel est l'habitacle de cet homme.

Toujours debout, toujours immobile au fond de la prairie, son long manteau vert tombant de ses larges épaules et dont un pan se relève au-dessus d'un bras, ce berger solitaire semble un vieux Romain sur un socle de pierre.

Un feutre brun à larges bords pendants couvre sa tête et projette une ombre large sur ce visage creux, ambré, qu'entoure une vague barbe noire.

Son chien à long pelage et à la gueule ouverte s'inquiète de la houle du troupeau et ses yeux intelligents et féroces quémangent un ordre ou cherchent un signe sur le visage du maître.

Lorsque le troupeau s'est assez promené dans la prairie, tondant l'herbe courte, et que tombe aux alentours des bois le crépuscule bleuissant, le berger, toujours debout, immobile, lance un appel rude et sonore. Le chien se précipite, aboie, mord et détourne le troupeau. Alors, avec lenteur, le berger marche devant jusqu'au bercail tout blanc, dans l'ombre qui descend rapidement.

Quand a cessé le sourd piétinement de ces milliers de pattes et qu'a disparu derrière la maison la sombre carure du berger, tout retombe dans le silence, le silence et l'ombre qui efface les couleurs et mêle les formes.

Les bois ne sont plus qu'une masse noire, et la prairie semble s'animer mystérieusement sous les rayons de la

lune. Parfois quelque oiseau nocturne tombe dans les branches d'un arbre en poussant un cri lugubre et déchirant.

Puis de nouveau le silence, troublé seulement du bruit lointain des rivières, pareil au roulement d'un char qui s'approche et s'éloigne sur une route sonore.

A quoi pense, dans ses longues journées, l'homme solitaire qui ne connut jamais l'étude, et dont les facultés grandirent en sauvages broussailles ? Nulle grande pensée sans doute n'effleure ce front toujours caché. Seuls, l'instinct de son être et l'immensité de la nature, où son œil semble poursuivre un rêve jamais achevé, ont fait lever dans cette terre sauvage une idée indécise et frêle de la Puissance, et c'est elle qui peut-être donne à ce rêveur le charme de ses yeux profonds et vagues.

Parfois, dans la beauté des nuits calmes, son regard s'attache avec insistance sur l'azur des cieux aux grands points d'or. De l'étonnement semble se mêler à son admiration ; l'étonnement d'un pauvre enfant des campagnes, qui verrait bien haut, trop haut hélas ! pour ses petites mains, un superbe jouet bleu et tout doré.

Par hasard, l'on peut trouver, oublié sous un arbre, un livre, mais un livre plein d'histoires enfantines ou extraordinaires, car il faut pour distraire ces hommes, dont la vie est de la dernière monotonie, les plus extravagantes aventures.

Cet homme, né pour vivre avec ses semblables, n'est entouré que d'animaux dans une solitude infinie. Façonné à leurs mœurs béates et craintives, il n'a cependant pour eux qu'indifférence et froideur, il les contemple sans intérêt et sans tendresse, car demain, sans remords et sans pitié, il les livrera au coutelas.

Il paraît cependant aimer beaucoup son chien : amour né de fatigues communes, de sentiments semblables et

qu'entretient tous les jours une besogne pareille et misérable.

Souvent, lorsqu'il voit son maître assis sur la colline, seul, et qui fixe ses yeux de rêve loin, bien loin sur l'horizon, ce chien fidèle s'approche de lui, siffle dans ses narines pour annoncer sa présence. Puis, voyant que c'est en vain, l'animal, comme son maître, ennemi des affections expansives, s'assoit à ses pieds, regarde l'horizon, regarde son compagnon de tristesse et attend que le rêve soit fini.

Tout à coup, le berger se lève sans un soupir, caresse son seul et fidèle ami et redescend vers son troupeau.

Pourquoi dans un rêve ce long regard attristé ? Ame simple et délaissée d'un berger, de quoi es-tu triste ? Souffres-tu de ta solitude ? Voudrais-tu aimer quelque être humain et en être aimé ? Comprends-tu la misère de ta consolation, la misère de n'être aimé que d'un chien ?

Dis-moi ce rêve, dis-moi le souvenir qui fait monter de ton cœur la profonde tristesse de tes yeux. N'as-tu nulle souvenance des joies d'une mère et des caresses d'une sœur ? nulle souvenance d'un écho de ton âme éveillé dans l'âme sonore d'un ami ? Dans tes rêves d'azur, les anges aux longues ailes d'or n'effeuillaient-ils pas de roses avenir sur tes paupières closes ?

Hélas ! il te fallut de bonne heure quitter le toit paternel et fuir les joies inconscientes de l'enfance. Pour toi la vie fut sans printemps, et l'épine sans fleur.

Oh ! si ta tristesse vient d'être seul au monde, de ne plus te souvenir d'avoir eu une mère, de chercher en vain dans une mémoire qui t'offre à profusion des souvenirs banaux sans t'offrir le baume de tes souffrances : le baiser d'une mère ; oh ! alors ta douleur, pauvre berger, mérite une larme, larme ignorée, larme perdue d'un cœur qui passe et que tu ne connaîtras jamais.

Le rêve sur qui pèsent trois solitudes : solitude de la nature, de l'esprit et du cœur, est si lourd, si accablant... Et pourtant est-ce bien cet homme qui fait ce rêve ? car, toujours calme et debout, pareil au marbre sombre que sculpte la blanche lueur de l'aube et qu'élargit comme un fantôme l'ombre du soir, le berger, tel un noir génie triste et grand, plane avec indifférence sur l'immensité d'une plaine silencieuse.

Albert MARÉCHAL, Phil.